

PROLOGUE

« *Le Chron[omètre] s'est arrêté à Tivoli*¹. » [Figure 1] Griffonnée de biais au haut d'une page couverte de chiffres, la phrase attire le regard. À peine l'a-t-on déchiffrée que l'esprit s'évade vers l'Italie et tente par l'imagination de se représenter la scène insolite dont furent témoins les ruines antiques de Tivoli, le jeudi 6 juin 1805.

Contrarié, le voyageur a reposé dans sa boîte le précieux chronomètre, fabrication de l'horloger Breguet, que son arrêt intempestif rend désormais inutile. Assis sur un rocher, indifférent à la beauté du site, il a ajouté quelques mots

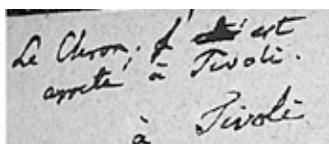


Figure 1. « Le Chron. s'est arrêté à Tivoli » (Tagebuch II/VI, f. 42r)

dans le calepin qu'il tient ouvert sur les genoux. Puis, aidé de son compagnon, il a rangé les instruments que tous deux avaient installés près du temple de Vesta dans l'intention de mesurer les variations de la force magnétique, l'un comptant les oscillations de l'aiguille aimantée tandis que l'autre scandait le temps, l'œil rivé sur la montre. La série de mesures qu'ils ont pu achever a été enregistrée avec soin : « À Tivoli, temple de Vesta, le 6 juin, 60 osc[illations] de la grande Aiguille en 4' 41,2". » Cela fait, après un regard aux colonnes du temple romain, l'homme au carnet s'est attardé un instant près de la célèbre cascade de l'Anio dont, la veille, il avait mesuré la hauteur avec le baromètre qu'il porte toujours avec lui : « J'en déduis que la grande *cascatelle* avec ses trois chutes a 53,2 [toises] de haut². » À la vue de l'eau tourbillonnante qui lui rappelle les paysages grandioses dont, quelques mois plus tôt, le Nouveau Monde lui offrait le spectacle, il a noté sur une autre page : « On a une image en réduction des

1. Staatsbibliothek zu Berlin-Preußischer Kulturbesitz [SBB-PK], Haus Potsdamerstraße, Handschriftenabteilung, Nachlass A. von Humboldt (Tagebücher), II und VI, f. 1r-49v : « Voy[age] d'Italie avec Gay Lussac. Obs. magn. 1805 » [cité par la suite : « Tagebuch II/VI »] ; cité ici, f. 42r.

2. Tagebuch II/VI, f. 36v [H. 92].

cataractes de l'Orénoque dans la grotte de la Sirène à Tivoli, où tout le flot se précipite dans une faille de rocher¹. » Enfin, s'arrachant à la rêverie, le voyageur a rejoint son jeune collègue : vers trois heures de l'après-midi, Alexander von Humboldt et Louis-Joseph Gay-Lussac ont repris le chemin de Rome, emportant le chronomètre endommagé, le baromètre, les boussoles et, enfoui dans une poche, le petit carnet.

Le carnet jaune : la trace et l'intrigue

Au principe de toute enquête, historique ou judiciaire, il faut une trace, un indice matériel, un objet énigmatique, qui suscite l'attention ou le rêve et à partir de quoi se noue l'intrigue, se déploie l'investigation². Au départ de ce livre, il y a un carnet de notes, trouvé parmi les papiers manuscrits du célèbre voyageur et savant Alexander von Humboldt. Lorsque je le découvre par un matin d'hiver, dans la lumière pâle de la salle des manuscrits de la Staatsbibliothek de Berlin, l'objet éveille immédiatement ma curiosité.

D'aspect, c'est un calepin très ordinaire, de petit format et de forme allongée, protégé simplement d'une couverture cartonnée, brunie par le temps : un carnet de voyage, aisé à manier et à porter avec soi. Que Humboldt ait emporté dans son bagage de quoi prendre des notes en chemin n'a rien pour surprendre, tant la tenue d'un journal est alors une discipline obligée pour tout voyageur, qui plus est homme de science. « Qu'on prenne donc l'habitude de tenir son journal », déclarait Francis Bacon au début du xvii^e siècle déjà, à l'attention des voyageurs comme des marins³. Un siècle plus tard, la pratique s'est imposée : « *Nulla dies sine linea* », pas de jours sans écrire, prescrit le botaniste Carl Linné à ses élèves avant de les envoyer de par le monde⁴. Pour Humboldt aussi, ce fut

1. *Ibid.*, f. 9r : « *Von Cataracten des Orinoco hat man im kleinen ein Bild in Grotta de la Sirena bei Tivoli, wo der ganze Fluß in eine Felsklufft stürzt.* »

2. Sur le modèle de l'enquête et le paradigme indiciaire en histoire : Ginzburg 2010a, p. 139-180 ; Ginzburg 2010b.

3. Bacon 1979, p. 93.

4. Linnaeus 1788. Sur la généralité de cette pratique chez les voyageurs des Lumières : Bourguet 2010.

une règle : « Je me suis astreint, pendant tout mon voyage [...] à écrire jour par jour, soit dans le canot, soit au bivouac, ce qui me paroissoit digne de remarque », rapporte-t-il dans la relation de son expédition américaine¹.

Ce qui étonne ici est, d'abord, l'intitulé inscrit à l'encre noire et en français sur la première page du carnet : « Voyage de Paris en Italie avec Gay Lussac 1805². » [Figure 2] À cette date quelques

mois à peine ont passé depuis que Humboldt a mis le pied en Europe, le 3 août 1804, au terme de l'équipée de plus de cinq années qui l'a conduit, accompagné du botaniste français Aimé Bonpland,

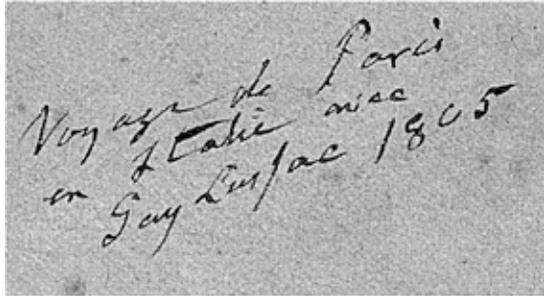


Figure 2. « Voyage de Paris en Italie avec Gay-Lussac 1805 » (Tagebuch II/VI, f. 1r)

à visiter les terres espagnoles du Nouveau Monde, de l'Amazone jusqu'à la Cordillère des Andes, de Cuba jusqu'au plateau mexicain. Quelle hâte le pousse à ce nouveau départ, et pourquoi vers l'Italie ?

Ce qu'on aperçoit du contenu du carnet en le feuilletant au hasard intrigue plus encore. Car rien ne semble y répondre à ce qu'on attend d'ordinaire d'un journal de voyage, moins encore s'agissant d'un voyage en Italie : nul récit de l'itinéraire suivi, ni des rencontres ou des anecdotes survenues en chemin ; nulle description des paysages traversés ni des villes visitées ; nulle évocation de la lumière, de la beauté des monuments, de la nostalgie des ruines. À Tivoli, une fois rangée la montre défaillante, Humboldt a-t-il admiré les jardins et fontaines de la villa d'Este, contemplé depuis les hauteurs de la ville le panorama étendu jusqu'à Rome, parcouru les ruines de la villa d'Hadrien ? Son carnet n'en dit rien, et l'on n'y trouve aucun épanchement qui, anticipant la définition de Stendhal (« Un

1. Humboldt 1814-1825, t. 2, p. 211.

2. Tagebuch II/VI, f. 1r.

journal de voyage doit être plein de sensations¹ »), en ferait une forme d'écriture de soi, propice à une analyse littéraire. Là où, dans les journaux tenus au long de son voyage au Nouveau Monde, Humboldt ponctuait l'enregistrement de son parcours d'observations savantes, d'expériences, de mesures et entremêlait à celles-ci des descriptions paysagères, des remarques sur la nature, la société ou l'économie, des notes historiques, tout élément narratif et descriptif semble absent de son carnet d'Italie. Au fil des pages, ce ne sont que chiffres, calculs, citations, références, le tout tracé à la plume, d'une écriture penchée qui se hâte vers le haut de la page. De la mesure du magnétisme terrestre à l'évocation des cosmogonies des peuples de l'Inde et de l'Amérique, en passant par la minéralogie des Anciens et la chimie de l'air atmosphérique, les sujets les plus divers sont abordés, dans une langue qui mêle l'allemand et le français, et même ici ou là le latin, l'italien ou l'espagnol. À quelle logique faut-il rapporter un ensemble si hétéroclite ; de quel projet cet objet hybride est-il la trace, le vestige ?

Le carnet interpelle, enfin, par son destin. Si l'on excepte trois articles parus peu après son voyage, qui présentent le résultat d'expériences et de mesures faites en Italie², Humboldt n'a tiré de ses notes italiennes la matière d'aucune publication spécifique : point de récit qui serait pour la péninsule le pendant de la *Relation historique* qu'il a dédiée à son expédition américaine ; rien non plus qui réponde au canon d'un récit de voyage en Italie, genre littéraire qui est presque alors un exercice obligé, comme le remarquait au début des années 1770 le naturaliste Jean-Étienne Guettard : « Si un amateur de beaux arts [...] parcourt l'Italie, le public attend en retour de cet amateur une relation de ce qu'il a vu. C'est cette espèce d'impôt littéraire qui a si fort multiplié ces sortes d'ouvrages connus sous le nom de "Voyages d'Italie"³. » Ce n'est pas, pourtant, qu'Alexander von Humboldt ait ordinairement négligé de rendre compte par écrit

1. Stendhal, « Journal », 28 juin 1813, in Stendhal 1989, 1, p. 878.

2. Humboldt 1805a ; Humboldt 1805b ; Humboldt/Gay-Lussac 1807.

3. Bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, Paris [ci-après BMNH], Ms. 227, Jean-Étienne Guettard, « Notes et manuscrits. Notes de voyage prises en Italie », f. 93r. Sur les pratiques diaristes des voyageurs du Grand Tour : Bertrand 2008, p. 73-76, 418-422.

de ses voyages et de ses travaux, bien au contraire : comme il le dit un jour d'une formule lapidaire, « la vie d'un homme de lettres, ce sont ses ouvrages. Le reste, dans une vie comme la mienne, n'a aucun intérêt¹ ». Si on prend au sérieux cette déclaration, le caractère inédit du carnet et l'absence de publication sur l'Italie invitent à questionner plus avant le statut de ce voyage et des notes que Humboldt a prises et, plus généralement, les rapports qu'ont entretenus chez lui le voyage et l'écriture.

De fait, s'il n'en a pas tiré la matière d'un récit de voyage, Humboldt n'a pas pour autant détruit ou simplement oublié son carnet, en le reléguant au fond d'un tiroir une fois revenu à Berlin. Il l'a non seulement conservé mais a même continué de le fréquenter par la suite, comme en témoignent les ratures, annotations et compléments qu'il a ajoutés ici et là, dans les marges ou entre les lignes. Ces interventions ne sont pas toujours datées, mais une note telle que celle-ci – « Oxygene a Nocera ! Cosmos IV, 249 » – inscrite face à la mention d'une source thermique des Apennins visitée en 1805, atteste qu'il a procédé ainsi presque jusqu'à son dernier jour : l'inscription fait référence à un passage du grand ouvrage de la fin de sa vie, *Cosmos*, dont le quatrième tome est paru en 1858, un an à peine avant la mort du savant². [Figure 3] Enfin, la décision que prit Humboldt, au soir de sa vie, d'assembler tous ses cahiers et journaux de voyage – ou ce qui en restait, après qu'il les eut tant de fois maniés, annotés, démembrés, ou découpés même, selon les besoins du moment – et d'en former une suite de volumes, tous reliés d'une couverture de peau à fermoir

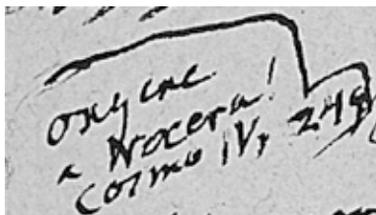


Figure 3. Une note ajoutée en marge : « Oxygene a Nocera ! Cosmo[s] IV, 249 » (Tagebuch II/VI, f. 44v)

1. Lettre à un correspondant non identifié, 21 janvier 1832, cité in Leitner 1995, p. 1.

2. Tagebuch II/VI, f. 44v [H. 108]. Autre exemple, sur la page précédente du carnet : à côté des mesures magnétiques faites en 1805 avec Gay-Lussac à Lyon, Turin et Florence, Humboldt a reporté le résultat des observations faites par François Arago dans les mêmes lieux, vingt ans plus tard (*ibid.*, f. 44r [H. 107]).

de cuivre, apporte un autre indice encore : dans les regroupements qu'exigea cette opération, le carnet italien se trouva associé à plusieurs journaux et fragments se rapportant à l'expédition au Nouveau Monde, depuis le départ de Paris en 1798 (le voyage de Paris à Toulon) jusqu'au séjour à Quito, en 1802¹. Comme pour combler les lacunes et lier les époques, Humboldt attribua au volume ainsi constitué une numérotation double – « II et VI » –, inscrite de sa main sur le cuir de la reliure. Le recueil, carnet d'Italie inclus, devint ainsi le deuxième tome de la série de neuf qui compose ses *Amerikanische Reisetagebücher*².

De la part du vieil homme, ce geste manifestait une volonté de conservation, le souci d'éviter la perte et la dispersion de ses papiers. Mais l'agencement choisi traduit aussi un geste d'usage, révélateur de la manière qu'avait le savant d'aborder ses notes en circulant d'un carnet – et d'un voyage – à un autre, pour y puiser le matériau nécessaire à son travail ; un geste significatif d'une pratique de travail, apte à mobiliser, à rapprocher, à comparer, et dont la matérialité même est productrice de sens. Que Humboldt ait rangé sous la même reliure un carnet d'Italie et des journaux d'Amérique, qu'il ait fait se côtoyer des notes prises dans les Alpes, au Vésuve ou à Rome avec des observations recueillies de l'autre côté de l'Atlantique, sur l'Orénoque, dans la Cordillère des Andes ou dans les archives de Mexico, suggère que le *Tagebuch* de 1805, si décalé qu'il paraisse par rapport aux journaux américains, ne doit pas être abordé de

1. La liste des pièces est inscrite sur la reliure : «1) Voy[age] de Caripe, 1799 / 2) Obs[ervations] astr[onomiques] Apure-Orénoque / 3) Batabano (Cuba) à Sinu, Carthagène et Turbaco 1801 / 4) Quito 1802, Météor[ologie] / 5) De Paris à Toulon Oct. 1798 / 6) Voy[age] d'Italie avec Gay-Lussac. Obs[ervations] magnétiques] 1805 ». Cette sixième pièce, placée en fait en tête du recueil, occupe à peine un quart de l'ensemble (49 feuillets sur un total de 221). Quelques feuillets isolés, insérés à la fin du registre, sont associés aussi au voyage d'Italie, en particulier une lettre manuscrite du savant Antonio Maria Vassalli-Eandi, datée de Turin, 23 brumaire an XIV (f. 214r-215r) et des fragments de pages qui, sans doute, ont été découpées ou arrachées du carnet (f. 216, f. 220).

2. Pour une présentation d'ensemble des journaux américains : Faak 1999 ; Faak 2002. À cette série « américaine » s'ajoutent trois volumes, pareillement reliés mais non numérotés : ils contiennent les notes du voyage en Sibérie de 1829 et des compilations d'observations magnétiques effectuées durant les séjours de Humboldt à Berlin.

manière isolée mais comme une pièce, singulière, d'un puzzle plus large, dont il s'agit de retrouver le dessin.

Tous ces indices étaient autant de pistes d'enquête : ils invitaient à un voyage rétrospectif dans l'aventure intellectuelle dont le petit carnet, longtemps oublié, est à la fois la matière et la trace.

Tribulations d'un manuscrit, péripéties d'une enquête

Partir d'un banal carnet de notes, entreprendre d'en écrire l'histoire ou, plus exactement, d'écrire l'histoire dont il fut un témoin (le journal des quelques mois d'un voyage en Italie) et un acteur (un outil d'élaboration du savoir) : si le projet m'enchantait dès le premier moment, la quête dans laquelle il me lançait n'alla pas sans de multiples péripéties, qu'il s'agisse des embûches rencontrées dans l'accès au document ou des questions de méthode et d'écriture que posait son étude.

Convaincu que les données sur la botanique, la météorologie, la géographie ou l'astronomie que contenaient ses notes de voyage offraient à la science un matériau utile à jamais, Alexander von Humboldt avait expressément souhaité que ses journaux restent après lui publics, accessibles à ceux qui voudraient les consulter. Mais il n'avait pas prévu que la science qu'il pratiquait serait bientôt, dans son ambition quantificatrice, encyclopédique et globale, jugée caduque par ses pairs, vouant ainsi à l'oubli les carnets et registres restés dans le château familial de Tegel, près de Berlin. Moins encore pouvait-il anticiper les tribulations qu'imposerait à ses manuscrits l'histoire tourmentée de l'Europe du xx^e siècle : saisis en mai 1945 par l'armée soviétique, les *Reisetagebücher* furent transportés à la Bibliothèque Lénine de Moscou¹ ; lors de leur restitution en 1958 à la République démocratique allemande, ils furent déposés à la Bibliothèque d'État de Berlin-Est, sur l'avenue Unter den Linden. Après la

1. Quelques manuscrits, dont le journal du voyage de Mexico à Veracruz (que Humboldt n'avait pas relié avec le reste de ses journaux américains), furent alors transférés à Cracovie ; ils sont actuellement conservés à la Bibliothèque Jagellonne : Humboldt 2005, p. 7-10.

chute du mur et la réunification de l'Allemagne, la fusion des deux bibliothèques berlinoises en 1992, suivie d'une convention passée avec les héritiers, permit le transfert des journaux au département des manuscrits de la bibliothèque construite à l'Ouest, Potsdamerstraße, par Hans Scharoun. Mais en 2005, ils reprenaient le chemin de Tegel, où ils furent conservés jusqu'à ce qu'un ultime rebondissement, à l'automne 2013, permette leur acquisition par la Fondation du patrimoine culturel prussien (Stiftung Preußischer Kulturbesitz) pour quelque 12 millions d'euros, et leur fasse retrouver leur place au département des manuscrits. Un an plus tard, en décembre 2014, grâce à une opération de numérisation et de mise en ligne systématique, les *Amerikanische Reisetagebücher* recevaient enfin l'accessibilité et la visibilité « pour toujours » que leur auteur avait souhaitées pour eux, quelque cent cinquante ans plus tôt¹.

Les errances qu'ont connues les journaux de voyage de Humboldt, notamment depuis les années 1990, n'ont pas été, bien sûr, sans retentir sur la façon dont j'ai pu aborder l'étude du carnet d'Italie et conduire l'enquête jusqu'à son terme. Lorsque, au début des années 2000, consultant un catalogue des manuscrits d'Alexander von Humboldt, je tombai un peu par hasard sur la mention du *Tagebuch* de son voyage d'Italie avec Gay-Lussac, le manuscrit se trouvait alors en dépôt à la bibliothèque de Potsdamerstraße et sa consultation autorisée : il était possible d'en étudier la facture matérielle (type de papier, format, lacunes, ratures, etc.). Mais avec le retour des journaux à Tegel, leur communication devint strictement limitée pour des raisons de conservation². C'est alors avec un accès restreint au manuscrit et en travaillant à partir d'autres supports – des clichés photographiques tirés d'un microfilm datant de l'époque de la République démocratique allemande ; une transcription réalisée

1. Tous les « journaux américains » – y compris, dans le volume II/VI, le journal d'Italie – sont consultables sur le site de la Bibliothèque d'État de Berlin : <http://staatsbibliothek-berlin.de>. Un projet de numérisation est aussi en cours pour les manuscrits conservés à la Bibliothèque Jagellonne.

2. Une autorisation accordée par les héritiers, M. et Mme von Heinz, m'a permis en 2010, à l'occasion d'une exposition au Jardin botanique de Berlin, d'examiner de près le carnet d'Italie, relié dans le volume II/VI des journaux.

dans les mêmes années et dactylographiée sur un fragile papier pelure – que s’est poursuivie la recherche, jusqu’à ce que le carnet d’Italie devienne à la fin de l’année 2014, comme le reste des « journaux américains », directement accessible sous forme numérisée sur le site de la Bibliothèque d’État de Berlin.

Humboldt, selon l’usage du temps, a fort probablement confectionné lui-même le calepin qu’il a emporté en Italie. Le papier qu’il a utilisé, de teinte gris-bleu, porte en filigrane la marque des papeteries Montgolfier d’Annonay (MONTG^{OLFIER}) : ce type de papier était en usage en France depuis les dernières années de l’Ancien Régime¹. Humboldt a pu s’en procurer à Paris durant l’automne 1804, à moins que l’achat ne remonte au temps de son premier séjour dans la capitale, en 1798. Les feuilles ont été pliées au format in-octavo puis assemblées en cahiers ; ensemble a été par la suite, avant le départ ou peut-être au retour seulement, « relié en jaune » pour former un calepin cartonné, de 20 centimètres sur 13 environ². Dans son état présent, qu’a fixé la foliotation apposée au crayon lors du séjour des journaux à la Bibliothèque Lénine, le mince volume compte 49 feuillets, soit 98 pages, couverture comprise. Mais derrière cette numérotation continue, de nombreux indices révèlent que le carnet était à l’origine plus épais et que son propriétaire lui a fait subir de nombreux remaniements : ici, une note renvoie à une page désormais manquante ; là, la trace laissée par la lame du rasoir révèle une lacune de plusieurs pages, soigneusement découpées³ ; ailleurs, des discontinuités dans la pagination que Humboldt avait

1. Gaudriault Raymond, *Filigranes et autres caractéristiques des papiers fabriqués en France aux xvii^e et xviii^e siècles*, Paris, CNRS - J. Telford, 1995, planche 135.

2. Dans un inventaire établi à son retour à Berlin à la fin de 1805, Humboldt décrit le carnet d’Italie comme un « Mss. relié in-8°, [...] relié en jaune » (SBB-PK, Nachlass A. von Humboldt (Tagebücher), V, f. 37r : « Index général de mes MSS. com[m]encé le 4 déc. 1805 »). Sa couverture a sans doute, comme celle des autres journaux, été retirée au moment de l’assemblage pour la reliure, et remplacée par un simple carton brun.

3. À la suite du feuillet 44v par exemple – paginé 108 par Humboldt –, six feuillets ont été découpés au rasoir et retirés, échappant ainsi au décompte au moment de l’archivage. Viennent ensuite cinq feuillets (f. 45r à 49r), que le voyageur a utilisés pour des notes d’ordre pratique – compte des dépenses, tarifs de transport, adresses, références bibliographiques – sans les paginer.

coutume d'inscrire à l'encre au recto et au verso, à mesure qu'il remplissait les pages de ses journaux, révèlent des coupes, des réajustements¹. Le compte exact des lacunes comme la reconstitution du carnet dans son état initial ou la datation des ajouts étaient difficiles à établir avec certitude, sans une étude matérielle et codicologique poussée². Mais on peut avancer que le carnet comptait quelque vingt à trente pages de plus sans doute, soit un ensemble de huit cahiers de 16 pages au moins – 128 pages –, lorsque Humboldt quitta Paris en direction des Alpes.

À côté de l'étude de la facture du *Tagebuch*, le reste du travail, c'est-à-dire la lecture et le déchiffrement des notes et inscriptions qui le composent, se fit à partir des documents – tirages photographiques et transcription dactylographiée – que conservait le Centre de recherche Alexander von Humboldt de l'Académie des sciences de Berlin-Brandebourg³, situé dans Jägerstraße, la rue même où vécut Humboldt. Pour les étudier, c'est là que je m'installais à chaque fois qu'un bref séjour à Berlin me permettait de relancer l'enquête, tandis qu'alentour la ville, nouvelle capitale, poursuivait à grande allure sa transformation. Cette étude ouvrait pour moi d'autres défis. En premier lieu venait celui d'apprivoiser et de déchiffrer l'écriture serrée et brouillonne du voyageur, qui mêle la graphie pointue de l'allemand ancien (*Deutsche Kurrentschrift*) et la cursive du français. Cabotin, Humboldt aimait à vanter ses griffonnages : « J'ai un rhumatisme dans le bras [...]. Cela m'incommode un peu et rend ma jolie petite écriture encore plus intéressante », écrit-il à Bonpland, de Rome, le 10 juin 1805⁴. Il fallait, en outre, s'essayer à comprendre les opérations instrumentales dont le carnet

1. Sans qu'il soit possible d'en dater exactement le moment, cette pagination est, pour partie au moins, contemporaine du voyage, puisque Humboldt l'utilise dans ses notes pour des renvois internes, ainsi que dans l'index des journaux qu'il entreprend à son retour à Berlin, à la fin de 1805.

2. Cette étude est actuellement en cours dans le cadre du programme de recherche « Alexander von Humboldts Amerikanische Reisetagebücher », mené conjointement par l'Université de Potsdam et la Bibliothèque d'État de Berlin (BMBF-Verbundprojekt der Universität Potsdam und der Staatsbibliothek zu Berlin – Preußischer Kulturbesitz, 2014-2017). Sur ce projet : Bispinck-Roßbacher 2016.

3. Alexander-von-Humboldt-Forschungsstelle, Berlin-Brandenburgische Akademie der Wissenschaften [ci-après AvHF-BBAW].

4. Humboldt 1905, p. 190.

avait enregistré les résultats en listes de chiffres, généralement sans explication ni commentaire quant au dispositif utilisé. Et traduire, enfin, les pages de notes et de citations, serrées, abrégées et allusives que Humboldt, délaissant le français qu'il avait préféré dans ses journaux américains, tandis qu'il voyageait en compagnie de Bonpland, a en Italie, dès lors qu'il retrouvait la solitude d'un cabinet de lecture, souvent rédigées en allemand. Les difficultés de compréhension et d'interprétation que présentaient ces pages furent cause de maints tâtonnements et perplexités. Elles avaient aussi leur vertu, en obligeant à réfléchir aux questions méthodologiques et épistémologiques que soulève l'étude d'un tel objet : comment l'aborder ; qu'y chercher ; quel recours trouver dans l'historiographie ?

Humboldt n'ayant rien publié sur son tour d'Italie et son journal manuscrit étant longtemps resté d'accès malaisé, il n'est guère étonnant que cet épisode soit resté peu visible et que la bibliographie qui lui est consacrée soit presque inexistante. Ni ses biographes ni les historiens des sciences ni les spécialistes du Grand Tour n'ont prêté grande attention à ce voyage, et moins encore au carnet qui l'accompagnait. Dans l'immense bibliographie dédiée au savant voyageur, un seul et bref article, paru à la fin des années 1970, lui est spécifiquement consacré : il propose une reconstitution détaillée de l'itinéraire, fournit un inventaire des sources disponibles, dresse la liste des visites rendues à des savants dans les principales villes où il fit étape, et celle de ses rencontres avec des artistes, écrivains et antiquaires étrangers lors du séjour à Rome et à Naples¹. Sinon, il faut se satisfaire des quelques paragraphes, quelques pages au mieux qui, dans la plupart des biographies, suffisent à évoquer ce court voyage². Pris dans l'ombre de l'expédition américaine tout juste achevée, les quelques mois que Humboldt a passés en Italie restent un point aveugle : entre l'arrivée à Paris et le retour à Berlin, ils semblent un moment de moindre intensité, un instant de suspens, un temps de retrouvailles avec son frère Wilhelm,

1. Rieck 1977.

2. Quelques exemples, parmi d'autres : Bruhns 1872, 1, p. 409-412 ; Beck 1959-1961, 2, p. 12-14 ; Biermann 1983, p. 54-55 ; Botting 1988, p. 174-176 ; Hein 1985, p. 78-82 ; Duviols/Minguet 1994, p. 67.

alors ambassadeur de Prusse auprès du pape. Même la vague des publications, colloques et expositions qu'ont récemment suscitée à travers le monde les célébrations du bicentenaire du voyage au Nouveau Monde (1798-1804) puis celles du cent cinquantième anniversaire de la mort du savant (1859) n'a guère modifié cet état de fait. Hormis quelques études qui évoquent le séjour romain de Humboldt à propos des rapports entre science et esthétique ou de la comparaison entre Antiquité et Nouveau Monde¹, l'historiographie même la plus récente reste largement polarisée autour de l'expédition américaine et des publications qui en sont issues². Quant à la bibliographie consacrée au Grand Tour, elle traite du voyage des élites, aristocratiques ou bourgeoises, de celui des artistes, des érudits et des antiquaires mais, perpétuant un cloisonnement disciplinaire convenu, elle s'aventure peu dans le domaine des sciences, sinon pour évoquer le goût pour l'histoire naturelle, la découverte des paysages de montagne ou la fascination pour les volcans qui s'empare des esprits dans la seconde moitié du xviii^e siècle³. Si l'attrait pour l'Italie de lettrés comme Nicolas-Claude Fabri de Peiresc ou Marin Mersenne au xvii^e siècle est connu des historiens des sciences et des mathématiques, peu d'études, croisant histoire culturelle et histoire des sciences, ont pris pour objet le voyage des savants, pourtant nombreux à prendre le chemin de l'Italie à partir des années 1750⁴. Dans ce champ de l'historiographie aussi, la virée italienne d'Alexander von Humboldt est restée inaperçue.

Restait donc le *Tagebuch*. Pour les historiens du voyage comme pour les spécialistes de littérature viatique, les journaux de voyage sont un matériau familier. Pour les premiers, ils sont une pièce à conviction, qui atteste la réalité du voyage accompli et, le cas échéant, sert de preuve aux terres découvertes ; aux yeux des seconds, les notations qu'ils contiennent témoignent

1. Dettelbach 1999, p. 493-502 ; Leitner 2010, p. 127-128.

2. Holl 1999 ; Drouin/Lalande 2003 ; Holl/Knobloch/Ette 2009-2010 ; Valentin 2011. Pour une analyse de l'historiographie consacrée à Humboldt : Rupke 2005.

3. Le voyage savant « appartient plutôt à l'histoire des sciences », écrit l'italianiste Paul Guiton en 1937 (Bertrand 1999, p. 129).

4. Waquet 1989 ; Bertrand 2008, en part. p. 399-430 (sur le voyage naturaliste) ; Montègre 2008.

de l'expérience et des impressions premières du voyageur : préalables à toute restitution littéraire, ils offrent un matériau propice à une analyse génétique de l'écriture du voyage¹. C'est ainsi à l'aune des informations qu'on peut y glaner sur l'espace visité, ou pour l'éclairage qu'ils apportent sur l'œuvre à venir, que se mesure l'intérêt porté aux journaux de voyage. Les journaux de Humboldt, depuis leur progressive redécouverte dans les années 1960, n'ont pas échappé à cette double lecture. Dans un premier temps, le voyageur ayant laissé inachevée la *Relation historique* de son expédition américaine², ses carnets manuscrits ont été utilisés à titre documentaire, pour restituer l'itinéraire complet du voyage³, et pour combler l'absence de récit imprimé pour les trois dernières années de l'expédition⁴. Plus récemment, l'attention s'est portée vers la dimension narrative et littéraire de son écriture, et les journaux ont été approchés dans cette perspective : un épisode comme la tentative d'ascension du Chimborazo, le 23 juin 1802, a pu par exemple offrir matière à une étude des formes prises chez Humboldt par la construction du récit, depuis la disposition des mots sur la page manuscrite du journal jusqu'aux différentes versions qu'il en a rédigées et publiées⁵.

Mais qu'il intéresse pour les informations géographiques qu'on peut y glaner ou pour l'œuvre littéraire qu'il préfigure, le journal de voyage reste, dans ces approches, un objet « pauvre »,

1. Sur le journal comme instrument de validation : Surun 2003 ; Surun 2006a. Comme trace d'une expérience de la découverte avant sa mise en récit : Taillemite 1997. Comme matériau pour une étude génétique de l'écriture du voyage : Clifford/Marcus 1986 ; Espagne 1998.

2. Humboldt 1814-1825. Couvrant la période qui va du départ de La Corogne en juin 1799 à l'arrivée à Carthagène, en mars 1801, la *Relation* ignore les trois années suivantes, celles du voyage à la Nouvelle-Grenade (la Colombie et l'Équateur actuels), au Pérou, au Venezuela, au Mexique, à Cuba et aux États-Unis.

3. Minguet 1969.

4. Ce fut l'objet d'une série de publications lancée à l'époque de la R.D.A. et continuée ensuite, sous l'égide du centre de recherches Alexander von Humboldt, à l'Académie des sciences de Berlin-Brandebourg. Voir notamment : Humboldt 2000b ; Humboldt 2003a ; Humboldt 2003b ; Humboldt 2005. Les travaux de ce centre sont repris depuis 2015 dans le cadre du programme de recherche « Alexander von Humboldt auf Reisen – Wissenschaft aus der Bewegung », coordonné par Ottmar Ette et Eberhard Knobloch.

5. Humboldt 2006, p. 15-18, 45-50.

dont la matérialité d'encre et de papier et les procédés d'écriture déployés dans ses pages (style abrégé, ellipses, ratures, indexation, etc.) ne retiennent guère l'attention, sinon à titre de difficulté, d'obstacle au déchiffrement : « Humboldt écrivait très mal, et son texte est difficilement lisible. Les pages des journaux de voyage sont couvertes de chiffres, car Humboldt calculait ses mesures astronomiques en même temps qu'il relevait des renseignements d'ordre historique ou géographique. Les journaux sont donc difficilement exploitables, pour ne pas dire inutilisables¹. » Ce constat désolé, dressé par Charles Minguet à la fin des années 1960, n'incitait guère les historiens à pousser plus loin l'étude des carnets du voyageur.

À moins d'effectuer un pas de côté, et d'interroger à nouveaux frais une pratique comme celle de la prise de notes en voyage, avec les objets qui la matérialisent – feuillets, carnets, registres : c'est à quoi invitaient les développements récents de la recherche dans le champ de l'histoire du livre et de l'histoire culturelle, de l'histoire des sciences et de l'anthropologie qui, tous, convergent vers une étude matérielle des formes du savoir. En s'attachant aux conditions de l'activité intellectuelle à la Renaissance et aux débuts de l'époque moderne, en particulier aux pratiques de lecture, les historiens du livre ont, de leur côté, décrit les gestes par lesquels savants et érudits tentaient de faire face à la surabondance d'information en consignait sous forme d'« extraits », de « lieux communs », de notes brèves et factuelles, les citations et les observations qu'ils jugeaient dignes d'intérêt : ils forgeaient, ce faisant, les débuts d'une science empirique². Du côté de l'histoire des sciences, l'intérêt porté aux processus et aux modalités concrètes de la science en train de se faire a conduit à prêter attention aux dispositifs et aux équipements matériels de l'activité savante, en particulier à ces objets de la pratique ordinaire que sont pour un physicien ou un chimiste ses carnets de laboratoire, pour un naturaliste ses cahiers de collecte ou, pour un astronome, ses journaux d'observation. Ainsi, pour reconstruire l'histoire de l'observation scientifique comme pour étudier les développements de la science expérimentale, les

1. Minguet 1969, p. 106.

2. Blair 1996 ; Blair 2003 ; Décultot 2003 ; Blair 2010.

carnets de notes des savants ont été particulièrement importants¹. Parallèlement, Bruno Latour, décrivant la formation de la science moderne à partir du voyage des inscriptions, des cartes et autres « mobiles immuables », depuis le lieu de leur production vers les centres métropolitains, a attiré l'attention sur des formes ou objets matériels tels que listes, fiches, carnets et registres, intéressants par leur capacité à contenir et à véhiculer les données, à établir des connexions². Récemment enfin, le programme d'une anthropologie historique du travail intellectuel a invité à ajouter à l'enquête sur les lieux et les espaces où se fabrique la connaissance – le laboratoire, la bibliothèque, le musée, le cabinet – l'étude des gestes, des instruments et des supports matériels qui, variables selon les cultures et les époques, régissent l'exercice de l'esprit et la production du savoir – la tablette, le rouleau, le registre, la fiche, l'étiquette, la liste³.

Outils de papier, instruments d'abréviation et de mise en notes du monde, les journaux et carnets de voyage intéressent donc une histoire des pratiques de savoir ambitieuse de penser l'activité de connaissance à partir de sa matérialité. Leurs pages couvertes d'inscriptions, de listes ou de tableaux, de chiffres ou de dessins appellent à être revisitées, non seulement à titre documentaire pour les informations qui y sont accumulées mais aussi pour les pratiques d'observation, d'attention et de sélection dont elles sont le produit, et pour les gestes qu'a mobilisés leur écriture, depuis la note prise en chemin, à la volée, jusqu'à sa transcription et sa mise en forme, à l'étape ou plus tard. Avec ses ratures et ses renvois, ses feuillets collés ou découpés, ses surcharges, ses signes d'indexation, ses lacunes même, le carnet de notes témoigne concrètement d'une connaissance en train

1. Heesen 2000 ; Heesen 2005a ; Holmes/Renn/Rheinberger 2003 ; Daston 2004 ; Daston 2011, p. 95-99. Sur le carnet comme outil de papier, à côté des outils de laboratoire : Klein 2001. Sur l'apport des carnets de notes à l'étude du processus de cognition et de découverte chez Darwin : Gruber 1981 ; Gruber 1985.

2. Latour 1990. Sur les technologies de papier dans l'activité administrative : Becker/Clark 2001 ; Gardey 2008. Sur l'importance de formes graphiques comme l'indexation ou la liste dans le processus de pensée : Müller-Wille/Scharf 2009 ; Müller-Wille/Charmantier 2012. Sur la portée de gestes techniques comme le découpage ou le collage : Heesen 2005b.

3. Jacob 2007-2010.

de s'élaborer. À la différence de la tablette d'argile ou de l'écran d'ordinateur, il conserve dans ses pages les marques du labeur investi. Situé au plus près de la pratique du voyageur sur le terrain en même temps qu'au cœur de son travail d'élaboration, à la fois support de mémoire et outil de pensée, il s'offre comme un objet d'histoire à part entière.

Mettre le monde en notes

Pour une étude des liens entre voyage, prise de notes et construction du savoir au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, les *Reisetagebücher* d'Alexander von Humboldt offrent un matériau exemplaire, tant leur auteur, mû par le souci compulsif d'inscrire sur le papier tout ce qui pouvait servir sa réflexion, a en quelque sorte passé sa vie « à observer et à noter¹ ». Écrire, prendre note semblait chez lui une posture si familière et constitutive de son identité savante que plusieurs portraits, tracés par des artistes différents et en des circonstances ou à des époques diverses de sa vie, le représentent dans cette attitude. [Figures I à III] En 1806, Georg Friedrich Weitsch le peint en naturaliste, au milieu d'une végétation tropicale qui évoque l'expédition d'Amérique tout juste achevée : une flore sur les genoux, le voyageur examine une fleur qu'il tient à la main et dont il s'apprête à écrire la description sur le vif. En 1812, Karl von Steuben choisit de camper Humboldt en minéralogiste, au milieu d'un paysage montagneux, adossé à un roc de basalte prismatique, crayon et papier en main pour noter ses observations, quelques feuillets jonchant déjà le sol à ses pieds. Une quarantaine d'années plus tard, c'est un Humboldt vieillissant, désormais sédentaire, que représente une aquarelle d'Eduard Hildebrandt : le savant est assis dans son cabinet de travail berlinois, au milieu des cartes, livres et papiers empilés ; à ses pieds, dans une caisse ouverte et sur le tapis, plusieurs volumes reliés, à fermoir de métal, semblent être ses journaux de voyage : peut-être est-ce l'un d'eux qu'il tient sur ses genoux, pour le feuilleter, y chercher une

1. Smiles 1887, p. 556.

information¹. Comme l'atteste la volumineuse série des journaux manuscrits qui ont été conservés – plus de 4 000 pages pour les seuls journaux américains –, ces « portraits au carnet » ne furent pas en leur temps une simple convention picturale. Dans ce geste suspendu entre le temps de l'observation et celui de l'écriture, dans ces notes prises au vol, « à la vue des choses² », se manifeste la disposition mentale et corporelle d'un savant aux aguets, ambitieux de recueillir sur le vif toute donnée ou observation nouvelle, en un va-et-vient de l'œil et de la main.

Dans le même temps, derrière cette ambition affirmée, Humboldt eut aussi une vive conscience de l'impossibilité de tout enregistrer, de tenir l'entièreté du monde en quelques mots jetés sur le papier, et des choix que faisait nécessairement, même sans le vouloir, un preneur de notes. En Amérique, confronté à la difficulté de mener de pair l'enquête sur la nature et l'observation des peuples, il nota un jour dans son journal : « À cause de l'énorme diversité des objets, il est difficile de tout noter. On note à la hâte tous les faits particuliers, les mesures, les descriptions de la nature – et toutes les observations plus générales, et donc plus intéressantes précisément sur la culture des hommes, sur leur vie sociale se trouvent écartées. On croit que ces observations échapperont moins à notre mémoire, et l'on veut recueillir plus de matériaux... Et c'est ainsi justement que le meilleur échappe au manuscrit³. »

C'est, ainsi, entre l'ambition de tout noter et la crainte de l'oubli, que se situe l'écriture du savant en voyage. À lui seul, le mouvement de la main sur la page dit la complexité des liens tissés entre le monde observé et sa description, entre le temps du voyage et de l'observation sur le terrain d'une part, et le temps du cabinet de travail, de la bibliothèque, de l'écriture, d'autre part. Il exprime l'épistémologie qui fonde son entreprise. Prendre des notes, avec ce que cela suppose de choix et de

1. Un autre portrait de la même époque – une lithographie de Bardtenschlager tirée d'une aquarelle de Hildebrandt datée de 1845 – représente Humboldt dans son cabinet de travail, assis à sa table, un crayon à la main, un petit volume ouvert sur ses genoux.

2. *Schreiben im Angesicht der Dinge*, cité par Ette 1996, p. 200.

3. SBB-PK, Nachlass A. von Humboldt (Tagebücher), VII a/b, f. 192r (transcr. in Humboldt 2003a, p. 9) (en allemand).

sélection, de raccourcis, de références, de comparaisons croisées, fut pour Alexander von Humboldt plus qu'une habitude ou une discipline : une manière de travailler et de penser, une manière d'être au monde.

À ce point, choisir pour objet le carnet jaune d'Italie plutôt que les journaux de ses voyages les plus célèbres, au Nouveau Monde ou en Sibérie, pourrait paraître tenir du défi et du paradoxe, tant le voyage dont ce *Tagebuch* est l'archive semble être dans la vie de Humboldt un moment mineur, un simple intermède. Mais c'est à cette situation d'entre-deux, précisément, que le carnet doit sa singularité et son importance. Depuis qu'il est revenu sur le sol du vieux continent, et déjà même durant la traversée du retour dans l'été 1804, à bord de *La Favorite*, Humboldt s'interroge sur l'usage à faire du matériau que Bonpland et lui ont accumulé au Nouveau Monde ; il réfléchit à la façon dont il pourra faire œuvre de science à partir de ce qu'il a rapporté et enregistré dans ses cahiers ; déjà, il a commencé à s'y employer¹. À l'évidence, il est dans cet état d'esprit aussi lorsqu'il prend le chemin de l'Italie : ainsi prend-il soin de mettre dans son bagage non seulement, selon l'usage, un calepin neuf destiné à enregistrer les observations et mesures qu'il jugera utile de noter sur place, mais aussi tous les journaux et papiers manuscrits qu'il a rapportés d'Amérique – « vingt-six paquets au total² » – et qui forment la base indispensable du travail qu'il a mis en train. Le voyage d'Italie, les occupations auxquelles il s'adonne, les notes qu'il prend durant cette période, et même les silences de son carnet, sont à comprendre dans ce contexte : tout ensemble journal de voyage et carnet de travail, bloc-notes et outil de pensée, le *Tagebuch* qu'il tient pendant les quelque six mois de son voyage matérialise dans ses pages l'enchevêtrement des activités, l'entrelacs des temps et des espaces, et la façon dont Humboldt œuvre à les mettre intellectuellement en relation. Sa situation, décalée par rapport à l'expédition au Nouveau Monde mais centrale par rapport au projet qu'il nourrit, lui confère un intérêt à la fois historique et épistémologique. Sorte d'objet hybride, qui appartient au temps du voyage et à celui du retour,

1. Pimentel 2004.

2. *Tagebuch* II/VI, f. 48v : « *Meine eingepakten MSS in Rom sind 26 Pakete* ».

au terrain et au cabinet, à l'Ancien et au Nouveau Monde, le petit volume des notes d'Italie s'offre comme une clef d'entrée pour approcher la manière de voyager, de travailler et de penser d'Alexander von Humboldt.

C'est dans cette fonction d'instrument de papier que le *Tagebuch* du voyage d'Italie apparaît dans les pages qui suivent. Le pari est, par une lecture au plus près, de faire parler ce calepin en bribes, d'en épuiser le sens, d'écrire l'histoire dont il a été un protagoniste. À travers l'intrigue nouée autour d'un carnet, pièce à conviction dans le procès en connaissance qu'il a charge d'instruire, ce livre raconte la double histoire d'un voyage en Italie et d'un savoir en construction.